

comprenait pas comment ces braves gens-là se privaient des choses les plus indispensables à la vie. Ils n'avaient pas d'autres meubles que deux chaises avariées, l'une boiteuse et l'autre à moitié dépaillée; deux malles de rebut leur tenaient lieu d'armoire; l'une et l'autre mangeaient dans le poëlon qui avait servi à préparer la soupe. On buvait à la cruche, et, pour ne point user les fourchettes, on mangeait avec les doigts.

Mme. Creusot était d'une bêtise qui passe la permission : elle connaissait les sous et les liards, mais c'est à peine si elle était capable de connaître la valeur réelle de plusieurs pièces d'argent.

M. Creusot descendait souvent dans sa cave. Pour quels motifs? C'est une énigme. Ce n'était point pour y ranger ses bouteilles de vin, car il avait proscriit l'usage de celliquide, sous le spécieux prétexte que le vin est la cause du plus grand nombre des crimes. Il n'y descendait pas pour ranger ses sagots, car il détestait le feu; et, l'hiver, quand sa femme avait froid, il l'engageait, pour se réchauffer, à aller se promener dans la rue.

Un jour que le bonhomme restait dans sa cave plus longtemps qu'à l'ordinaire, madame son épouse, déterminée par une extrême curiosité, marchant sur la pointe des pieds, retenant le plus qu'elle pouvait sa respiration, descendit tout doucement, et arriva sans être attendue auprès de son mari. Elle le trouva agenouillé à côté d'un grand trou, et contemplant avec amour un petit amas de pièces jaunes.—Tiens! qué que c'est que ça? demanda-t-elle tout ébahie? Le mari, entendant quelqu'un, jeta un cri, et mit les deux mains sur son trésor; puis reconnaissant sa femme, il poussa un de ces longs soupirs qu'exhalent d'ordinaire les gens subitement rassurés.—Qué que c'est que ça? répéta la femme.—C'est rien, m'ame Creusot.—Si, c'est qué que chose, c'est rond et ça brille.—Mon Dieu j'va te dire: ce sont des rognures de chaudron; je cherche les moyens de pouvoir utiliser plus tard quelques morceaux de cuivre que j'ai ramassés; quand on est si pauvre que nous le sommes, il faut tâcher de retirer parti de tout.—T'as raison, mon homme, t'as raison.—Allons m'ame Creusot, va t'en!

La femme Creusot s'en alla. Le lendemain, comme l'avare était sortie pour aller digérer au grand air la moitié d'un hareng sur qui lui avait servi de déjeuner, Mme. Creusot, restée seule, se tenait à la fenêtre en guise de distraction, lorsqu'elle entendit dans la rue: "Chaudrons à vendre! beaux chaudrons à vendre! achetez de superbes chaudrons!"

Il y avait plusieurs années que la pauvre femme avait la secrète ambition de posséder

un chaudron tout neuf; elle appela le marchand: "Combien celui-ci? demanda-t-elle avec anxiété.—Deux écus, la mère, et j'arce que c'est vous.—Dites-moi donc, marchand, est-ce que vous n'achetez pas de la ferraille? —Tout comme un autre.—Et les morceaux de cuivre? J'en achète aussi.—Venez donc que je vous montre les miens.

Ce disant, la femme Creusot rentre au logis, allume une chandelle, et suivie du marchand, elle descend à la cave; après quelques recherches, elle parvient à découvrir et à montrer les pièces jaunes de son mari.—"Eh bien! qu'en dites-vous?—Le marchand faisant effort pour contenir sa joie: "C'est bien petit, répondit-il avec dédain.—Mais il y en a beaucoup, aussi; voyez, soyez raisonnable, donnez-moi votre chaudron de six livres, et je vous abandonne toutes ces rognures."

On pense bien que le marché fut conclu. Mme. Creusot, en possession de son chaudron, le regarda avec enthousiasme; il était si brillant, si gentil! elle voulut en faire la surprise à son mari. Elle le plaça, en guise de tableau, au-dessus de la cheminée, et, pour en faire ressortir tout l'éclat, elle alla acheter deux chandelles de six, qu'elle plaça somptueusement dans le goulot de deux bouteilles fêlées. Mme Creusot n'avait jamais été si somptueuse, mais jamais non plus elle n'avait eu un chaudron.

Pendant le vieil avare rentrait chez lui lentement pour ne pas trop user ses souliers. Sa femme se fait une joie de la surprise qu'elle va lui faire; elle prend sur elle le plus possible, afin de bien garder son sérieux. Le mari apparaît, et il reste stupéfait en apercevant l'ustensile.—Qu'est-ce que cela? s'écrie-t-il avec inquiétude.—C'est un chaudron, mon bon ami, un fameux chaudron, va! —Qui est-ce qui te l'a donné?—Je l'ai acheté, donc.—Avec quel argent, mon Dieu?—Sans argent, monsieur Creusot. Ah! c'est que je sais joliment faire les affaires, moi! Tu sais, les petites rognures de chaudron?—Eh bien! s'exclama l'homme, pâle comme la mort.—Eh bien! je les ai toutes données pour ce magnifique meuble-là. — M. Creusot poussa un cri, et il eut une attaque d'apoplexie qui sauva sa malheureuse femme des preuves frappantes de la plus éclatante colère.

(Magasin de l'enfance chrétienne.)

L'AVEUGLE RUSÉ.

Un aveugle avait cent écus, qu'il cacha dans un coin de son jardin; un voisin le vit, et les enleva pendant la nuit. L'aveugle, désespéré du larcin, alla trouver son voisin, qu'il soupçonnait d'en être l'auteur. "Voisin, dit-il d'un air qui annonçait un homme sans inquiétude, je viens vous demander un conseil: i'as